Suzanne Rocher

Illustrations de Guy Gaucher

(1973)

“Un lion, un mouton, un pré allégorie en laine du pays”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Suzanne Rocher et Guy Gaucher, “Un lion, un mouton, un pré. Allégorie en laine du pays”. Un texte publié dans l'ouvrage de Guy Rocher, *Le Québec en mutation*. (pp. 281-345). Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH ltée, 1973, 345 pp. (Illustrations de Guy Gaucher) [Autorisation accordée par Guy Rocher le 7 février 2004]

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres.]

Courriel : guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition complétée le 28 avril 2004 à Chicoutimi, Québec.

Édition revue et corrigée le 25 octobre 2006, une nouvelle fois revue et corrigée le 30 décembre 2013.

Suzanne Rocher
Guy Gaucher (1973)

“Un lion, un mouton, un pré.
Allégorie en laine du pays.”

Un lion,
un mouton,
un jour,
furent amenés à vivre ensemble.
Il serait trop long de relater
par quel concours de circonstances
ces deux-là se rencontrèrent.
Ce n'est pas ce qui importe.
Ce qui importe ...

C'est que ce jour-là, alors que Jean-Baptiste Mouton brouti-broutait la verte herbette, messire John B. Lyon se dressa soudain devant lui au beau milieu du pré et, d'un rugissement sonore, en réclama la royauté.

John Bull Lyon, comprenez-moi bien, n'était pas ce qu'on peut appeler un méchant lion. Mais un lion, par nature, c'est fort, ça a bon appétit et grand besoin d'espace. Mouton, par ailleurs, était un gentil frisé guère de taille à résister longtemps à un tel adversaire. La raison du plus fort lui semblant la meilleure, il s'inclina devant le vainqueur et céda son beau Kanadâ.¹

¹ C'est ainsi qu'il avait baptisé son pré.

Non content d'occuper le domaine
(tu gagnes un pied, tu en veux deux),
le grand fauve voulut marquer de sa griffe
le mode de vie du mouton
et lui imposer ses habitudes.
Le ruminant rumina,
bêla,
re-bêla
et, comme il fallait s'y attendre,
se rebella.
Fi donc !
Né mouton, il entendait, à tort ou à raison,
mourir mouton.

- Après tout, se dit Jean-Baptiste, pourquoi
changerais-je de poil ? J'ai goûts simples, bon caractère,
toison et chair utiles au genre humain.
Je suis bien dans ma peau, j'y reste.

Le lion s'étonna.
Sa condition lui paraissait bien supérieure
à celle de l'autre,
la puissance symbolisant, à ses yeux,
le fin du fin.
Et sa crinière avait tant de panache
- Ce va-nu-pattes ne connaît pas sa chance, pensa-t-il.
Je lui offre mes sentiers battus, la protection de ma force,
la richesse de mon expérience et il lève le museau
sur mes dons.
Unbelievable ! ²

² Ce qui, en dialecte félin, signifie incroyable.

Las de guerre et de guerre lasse, John B. accepta que le mouton vécût à sa guise. Ils se partagèrent la prairie par le milieu. Lyon prit le haut Kanadâ, Mouton, le bas. Grâce à cette entente, ce dernier, heureux de garder ses coutumes, se tint coi. Il y eut trêve.

Chacun s'ancra dans ses habitudes. Des années s'écoulèrent. Dans le haut Kanadâ, John Lyon besognait, jetait des ponts sur ses ruisseaux, harnachait ses rivières, repoussait la forêt, engraisait, prospérait. En quadrupède avisé, utilisait les éléments à sa portée la vigueur du bison, le génie du castor, l'élan de l'élan. S'instruisait, se ménageait des alliés par-delà les frontières, dévorait du bœuf de l'ouest. Pris par ses affaires, sûr de sa domination, se reproduisait peu.

Mrs. Victoria Lyon, blonde, mince, racée,
pratiquait le five-o'clock tea.³

³ Collation de l'après-midi.

Dans son bas Kanadâ, pays de neige et d'hiver,
Jean-Baptiste Mouton se repliait sur lui-même.
De peur d'être mangé
ne quittait pas sa bergerie.
Pour opposer le nombre à la force
se multipliait, se multipliait, se multipliait.
Défrichait,
trimait dur,
mangeait du sarrazin, des fèves et des pois.
Mais aimait rire, chanter, danser
le soir à la veillée
avec ses neuf agneaux,
avec ses sept agnelles
et grand-papa Lenoir et grand'maman Leblanc
et toute la parenté...

pendant qu'Albina, son infatigable compagne,
cardait, filait, tricottait, fricottait.

Jean-Baptiste se confiait en un Dieu providence.
Le Seigneur était son berger...
Lyon respectait Dieu
et se fiait à lui-même.

Longtemps, le lion régenta. Entreprit des oeuvres si nombreuses qu'il requit pour les mener à bien l'aide de son voisin. Le mouton besogna. Chacun y trouva son profit. John s'enrichit. Jean-Baptiste arracha sa vie tout en vendant sa toison dont l'autre se fit de belles descentes de lit.

Pour gagner du temps, «le temps c'est de l'argent», soulignait Lyon avec l'instinct de sa race, le maître du pré, calmement, posément, mais fermement établit qu'à l'avenir on parlerait lion à l'ouvrage de quelque lignage qu'on fût.

On ne change pas en un jour des habitudes de toujours.

Pour un lion rien de plus naturel que d'employer l'idiome de sa race.

Mais pour un mouton, comment passer sans douleur du bêlement harmonieux des ancêtres, fleuri comme pâturage d'été, au rugissement précis et pratique du gentleman Lyon ?

Quand, d'aventure, Jean-Baptiste s'oubliait à bêler au travail, John B. l'envoyait paître.

Craignant de manger à brève échéance les pissenlits par la racine, la pauvre bête se résigna à la situation.

Rugissant docilement quoique maladroitement sous la patte de Lyon, Jean-Baptiste se sentit moins mouton et, pourtant, point lion. Fidèle à son sang, attaché à son identité, par goût autant que par besoin profond, il persistait, il s'obstinait à parler mouton dans sa bergerie.

Ainsi
 écartelé entre deux moyens d'expression,
 un mouton se mêle.
 Albina poussait les hauts cris quand elle entendait
 massacrer le doux parler des aïeux.
 Elle n'était pas seule à s'inquiéter.
 Quelques cerveaux lucides
 s'alarmèrent encore plus:
 à s'émailler de rugissements,
 le bêlement ⁴ perdrait à la longue
 sa pureté originale.
 Pour la lui conserver, fondèrent la société de
 survivance du mouton.

⁴ Un humoriste l'appela plus tard « le lionmou »

N'allez pas croire que cette co-habitation fut tout miel tout sucre pour John B. Elle avait aussi ses inconvénients. Les lions n'acceptaient pas tous avec grâce qu'on permît aux moutons de respirer le même air qu'eux.

- Croquons-les, nous en serons débarrassés, rugissaient-ils sans ménagement. Pour ceux-là, compter des moutons au lieu de les dévorer devenait, chaque nuit, cause d'insomnie.

Des années passèrent. Quelques béliers dans le vent, fascinés par la vie large des lions, changèrent un jour de camp. Las du jeûne et de l'abstinence, un groupe de moutons émigra outre-frontière, chez les Aigles-Unis. Malgré ces défections, le clan Mouton augmentait. Le lion, de son côté, s'adjoignit, par-delà l'océan, des congénères qui étoffèrent sa harde. Mouton eut beau croître et se multiplier, re-croître et se re-multiplier, Lyon le dépassa quand même en nombre. Un rêve longtemps caressé prenait fin pour Jean-Baptiste: celui de la revanche des berceaux d'agneaux.

Dans la contrée voisine,
 les Aigles-Unis
 subissaient eux aussi l'empire des lions.
 Là où un mouton succombe,
 un aigle contre-attaque.
 Pour échapper aux rets tendus,
 les grands oiseaux cherchèrent, en Jean-Baptiste,
 un allié :

- Aidez-nous à combattre ce tyran et, promirent-ils,
 à notre tour nous vous rendrons la pareille.
 Mouton pesa le pour et le contre de la proposition.
 Sortir des griffes de Lyon
 pour tomber sous les serres de l'Aigle
 ne lui paraissait pas sort plus enviable.

Après mûre réflexion,
docile en cela aux conseils
de saints moutons à robes noires,
sollicité également par son cher ennemi John B.,
Jean-Baptiste se rangea aux côtés
des lions et combattit avec eux.
Ensemble, refoulèrent l'Aigle dans son aire.

Unis par la guerre,
 les deux compères
 établirent un pacte
 qui resoudait ensemble
 les deux parties du pré:
 haut et bas Kanadâ.
 Mouton en profita
 pour réclamer à nouveau
 ses droits.
 Lyon les lui reconnut
 officiellement.
 Signa de sa griffe
 et Mouton de sa patte
 l'acte qui scellait leur entente :
 « Nous Lions, Nous Moutons,
 ne formerons qu'une seule et
 même Puissance
 sous le nom de Kanadâ ».

Bien que libre
 d'aller et de venir
 d'un bout à l'autre du pré qui
 s'étendait maintenant
 d'est en ouest,
 à la largeur du continent,
 Jean-Baptiste se retranchait,
 comme par le passé,
 dans le sanctuaire de sa
 bergerie.
 Seuls, de jeunes béliers,
 aventuriers dans l'âme,
 poussèrent une pointe
 jusqu'aux plaines lointaines.
 Malgré le traité,
 Jean-Baptiste ne respirait à
 J'aise que dans son pâturage et
 se sentait étranger dans le fief
 de son partenaire.

John B. au contraire glissait son mufle partout. Il alla même jusqu'à déléguer dans le patelin de Jean-Baptiste quelques uns de ses lionceaux qui prirent la tâche d'exploiter, à leur compte, les richesses du bas Kanadâ. Grâce à eux, Jean-Baptiste, Albina et la ribambelle Mouton connurent, enfin, un peu de l'aisance et du confort dont s'entouraient depuis longtemps John B. et Victoria.

C'est alors qu'une guerre se
 Survint une déclara
 disette. Des lunes sur des rives lointaines,
 durant, des saisons par-delà la grande mare,
 durant, un soleil deoù Lyon et Mouton comptaient
 plomb dessécha de nombreux cousins.
 les ruisseaux, John B. aussi guerrier
 brûla l'herbe du que Jean-Baptiste était pacifique
 pré. Plus riche enrôla ce dernier dans sa
 d'agneaux que de croisade.
 pâtures, Mouton Bon gré mal gré, Mouton dut y
 souffrit de la faim participer.
 et de la soif. Ce fut une affreuse tuerie.
 Maigrelet, tondu, Frères d'armes,
 ruminant son le lion et le mouton combattirent
 aigreur faute côte-à-côte,
 d'herbe tendre, il égaux dans la peur
 en voulut à John comme dans le courage,
 B. mieux nanti quegoûtant pour la première fois
 lui, oubliant que leur commune appartenance
 dernier partageait à une même terre.
 la même infortune. Dégoûtés du massacre,
 ils éprouvèrent
 une même soif de paix
 et de fraternité.

L'ennemi terrassé,
de retour dans leur pré
Mouton et Lyon célébrèrent
de concert la victoire des guerriers.
Des feux de joie brûlèrent sur la place publique.
Chacun y alla de son discours.
On se serra la patte,
on se congratula
sous les étendards qui claquaient au vent :
bleu pour le mouton rouge pour le lion.

Le bleu rappelait à Jean-Baptiste
les traditions de ses pères et cette époque épique,
cette épique époque où plusieurs ancêtres courageux
avaient exploré, puis conquis cette terre nouvelle
occupée jusqu'alors par des tribus d'oiseaux à peau
rouge.

Lorsqu'il la racontait à ses descendants,
l'histoire de son peuple devenait une miraculeuse
épopée, une sorte de paradis perdu.

Pour Lyon
le rouge évoquait un glorieux passé
et un serment d'allégeance
à une reine lionne toute puissante,
pour laquelle il professait un véritable culte.
Il évoquait aussi un présent dynamique
riche d'entreprises
couronnées de succès.

<p>Mais revenons à nos moutons. Sans renier un passé cher à leurs cœurs, John B. Lyon et Jean-Baptiste Mouton rêvèrent un jour d'un unique emblème pour représenter les deux races du pré. Beaucoup d'eau coula sous les ponts. L'opinion s'éveilla d'une longue léthargie, des discussions passionnées s'élevèrent d'une mer à l'autre.</p>	<p>Quand, enfin, on dévoila le fameux étendard, nul ne s'en montra charmé. Jean- Baptiste s'offusqua qu'il contînt trop de vermillon, John B. ne goûta pas oultre mesure la feuille d'arbre fichée en son centre. Encore unis dans la discorde, moutons et lions boudèrent leur emblème commun. Plusieurs refusèrent même de l'accepter.</p>
--	--

On dut se rendre à l'évidence : Chaque clan en avait
 des barrières séparaient tant sur le cœur
 toujours les deux partenaires. qu'on n'en finissait
 Même la guerre ne les avait plus d'ergoter.
 pas jetées bas. Comment avait-Rugissements et
 on pu croire qu'un emblème bêlements
 scellerait l'amitié de deux alternaient, se
 adversaires ? Bull et Baptiste répondaient,
 se tiendraient-ils pour battus ? s'entrecroisaient. Le
 Bien qu'ayant perdu en cours dialogue s'éternisa.
 de route de nombreuses
 illusions, ils conservaient
 l'espoir d'un pré uni. Pour que
 lions et moutons se parlent
 entre quatre-z-yeux, on se
 rassembla dans une clairière.

Il durerait encore si un événement ne l'avait interrompu. Alors qu'on se perdait en interminables discussions, surgirent soudain, dans la clairière, lionceaux, descendants de ces lions établis précédemment, vous vous souvenez, au bas Kanadâ. Les jeunes lions qui avaient vécu, libres et choyés, dans la bergerie réclamèrent la parole pour témoigner de ce qu'ils avaient vu chez les moutons.

Forts de l'appui de centaines de congénères, ces lionceaux palabrerent toute la nuit. Un mot, toujours le même, deslancé par ces lions et repris par le chœur des moutons, répété par l'écho, annonçait une entente nouvelle liberté liberté LIBERTÉ d'être soi.

Quand le soleil se leva
sur un jour nouveau,
à la clôture de l'assemblée,
ô miracle,
les lions étaient doux
comme des moutons
et les moutons forts
comme des lions.

- « On a gagné nos épaulettes, maluron, maluré »
chantonna un jeune béliet impudent en passant
près d'un vieux lion.

- Je comprends, rétorqua ce dernier très digne :
on n'a plus les moutons qu'on avait. ⁵

⁵ Rapporté par un témoin oculaire digne de foi.

C'est ainsi que recommence l'histoire d'un lion et d'un mouton, qui un jour furent amenés à vivre ensemble. Il serait trop long de relater par quel concours de circonstances ces deux-là se rencontrèrent. Ce n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est que le temps, la patience, des oeuvres communes, un même emblème ne suffisent pas à deux grandes races pour co-habiter dans l'harmonie. Il faut encore que chacune d'elles sache, quand c'est nécessaire, se mettre dans la peau de l'autre, sans y perdre la sienne.

Suzanne Rocher

Gaucher

Fin du texte